



63^e SEMAINE
DE LA CRITIQUE
CANNES 2024
CLOSING FILM

ANIMALE

Un film écrit et réalisé par
EMMA BENESTAN

JUNE FILMS et FRAKAS PRODUCTIONS
présentent



63^e SEMAINE
DE LA CRITIQUE
CANNES 2024
CLOSING FILM

ANIMALE

Un film écrit et réalisé par
EMMA BENESTAN

avec
OULAYA AMAMRA

AU CINÉMA LE 27 NOVEMBRE 2024

France, Belgique, Arabie Saoudite - Durée 1h43 - Scope - Couleur - 5.1

DISTRIBUTION

Wild Bunch
65 rue de Dunkerque • 75009 Paris
distribution@wildbunch.eu
01 43 13 21 87

Dossier de presse et matériel iconographique disponibles sur
www.wildbunchdistribution.com

wild bunch

RELATIONS PRESSE

Le Public Système Cinéma
Alizée Morin
morina@lepublicsystemecinema.fr
06 59 78 77 05

SYNOPSIS

Nejma s'entraîne dur pour réaliser son rêve et remporter la prochaine course camarguaise, un concours où l'on défie les taureaux dans l'arène. Mais alors que la saison bat son plein, des disparitions suspectes inquiètent les habitants.

Très vite la rumeur se propage : une bête sauvage rôde...



ENTRETIEN AVEC EMMA BENESTAN

Comment sont nés l'idée et le désir de faire un western fantastique et féministe en Camargue ?

Emma Benestan : J'ai grandi à quarante minutes de la Camargue. J'allais régulièrement aux fêtes de taureaux et aux courses. Adolescente, je trouvais déjà l'espace de l'arène très genré. Il y avait peu de filles, et c'était difficile de se faire une place. Ma fascination pour les taureaux m'a inspiré deux documentaires, l'un sur un apprenti manadier, et l'autre sur la seule fille à être allée dans l'arène, Marie Segrétier, et qui a été une source d'inspiration pour le personnage de Nejma. Dans mon travail de documentaire avec Marie, je me suis beaucoup interrogée sur cette place qu'elle avait, et sur la violence machiste et sourde autour d'elle. À ce moment-là, je travaillais sur une série de genre, et je me repassais tous les épisodes de Buffy contre les vampires, ma série-passion d'adolescence. Pour moi la Camargue est mythologique, elle est fantastique, en plus d'être liée à une partie de mon adolescence. C'est un territoire qui est très proche de moi et que j'avais envie de sonder. En Camargue, on dit souvent qu'il y a plus de bêtes que d'habitants !

Justement, c'est le mythe de la bête que vous réinterprétez ici, dans ce cadre naturel et sauvage...

Emma Benestan : Oui, j'ai beaucoup pensé à la figure du Minotaure et à la symbolique du labyrinthe. Je me suis interrogée sur le regard qu'on pose sur la bête. N'est-elle qu'un monstre ? Et si au contraire, c'était la victime. Passer par la mythologie et le cinéma de genre me permettait de construire mon histoire et d'ouvrir le champ de l'intime et du politique. Je voulais faire un film sur une jeune fille qui va comprendre, non pas sans douleur, des choses sur la violence et sur le monde. Il existe toute une mythologie autour des femmes « animales », mais, dans les fables comme dans les films, elles sont souvent sexualisées, c'est le cas dans *La Féline*, que j'adore, où la transformation est associée à l'appétit sexuel du personnage. Puisque je suis partie du récit d'une violence sexuelle, je n'avais pas du tout envie de sexualiser le corps de Nejma, qui est un corps qui souffre, y compris de ses métamorphoses. Dans le film, la métamorphose n'est pas qu'un endroit de puissance, la métamorphose coûte à Nejma, ça lui enlève quelque chose.

Vos deux longs métrages ont en commun d'être des films de genre, une comédie romantique et un western fantastique, qui vont par delà les clichés...

Emma Benestan : Le genre permet la métaphore de l'imaginaire, et, à mon sens, plus on l'ouvre, plus proche on est de la réalité et de la société. Qu'il s'agisse de la comédie ou du film d'horreur, je crois que le genre est un filtre populaire qui permet de faire passer des messages parfois

difficilement audibles. Je ne me suis jamais dit qu'*Animale* n'était qu'un western, ou qu'un « rape and revenge ». J'ai eu la chance de travailler avec des productrices qui n'ont pas cherché à me cantonner à un genre plutôt qu'un autre et qui m'ont laissé libre. Le film est hybride, comme les films que j'aime regarder. J'adore *Get Out* et *It Follows* par exemple, parce que ce sont des films de genre traversés par une vision et une pensée, sur le racisme dans le premier, sur la sexualité abusée dans le second. Ça en fait des films qui rompent avec le classicisme. L'horreur n'est jamais gratuite ou gadget, mais elle crée de l'inconfort, physiologiquement et psychologiquement..

Animale est une fiction, mais ce que vit et subit le personnage de Nejma est très réel, et malheureusement, c'est une réalité que beaucoup de femmes connaissent.

Emma Benestan : Quand on a commencé à faire passer les castings avec ma directrice de casting Cendrine Lapuyade, on nous a souvent rabâché que Nejma n'existait pas, qu'elle était le fruit de mon imagination, qu'aucune femme ne pouvait aller dans l'arène comme elle le fait. J'ai senti des réticences. Ça m'a confortée dans l'idée que si ce personnage dérangeait, c'est qu'il s'approchait d'une réalité qu'on ne voulait pas voir. En faisant entrer Nejma dans l'arène, par le pouvoir de la fiction, on a ouvert une brèche sociale forte, afin de permettre à d'autres imaginaires de se construire. Nejma vient d'un endroit où tout la rejette, c'est pour ça d'ailleurs qu'elle en fait beaucoup ! Elle finit par voir la violence qui existe autour d'elle : les petites phrases méprisantes de certains gars de la bande, le speaker qui annonce son entrée dans l'arène, rappelant qu'elle est la seule femme parmi les hommes... Elle est mise à l'honneur, mais au



moindre dérapage, on lui fait comprendre qu'elle n'a pas vraiment sa place dans le groupe. Fragile interrogeait la fragilité chez les hommes. Avec Animale, j'avais envie d'interroger la puissance d'une femme, une puissance qui fait peur, mais aussi le prix à payer pour acquérir cette puissance et cette force.

Cette envie s'affirme dès l'ouverture du film. On découvre Nejma à cheval, fière, parmi les bêtes et les hommes.

Emma Benestan : C'était le premier jour de tournage et on a tout de suite compris qu'il allait falloir s'adapter aux conditions, à la nature autour de nous, au rythme des bêtes. On ne savait jamais comment elles allaient réagir, mais tout ça fait partie du film et de sa fabrication. Mon père, qui est algérien, m'a montré beaucoup de westerns américains quand j'étais gamine, ceux d'Anthony Mann, de John Ford. Je pense que ça a profondément imprégné mon imaginaire. Puis, si on en revient à la Camargue, il y a eu des westerns camarguais dans les années 60-70. C'était plutôt des séries B, que j'ai redécouvert en travaillant sur le film. Je voulais faire un western comme mon père les aimait, tout en réinterprétant le territoire et les enjeux à ma manière. Je m'identifie à Nejma, cette jeune fille racisée, déterminée. À travers son personnage, j'ai voulu interroger notre rapport à la violence au sens large,

qu'on soit une femme, un homme ou une bête. Quand j'ai commencé à écrire le personnage de Nejma, je me suis posée beaucoup de questions sur la perception que Nejma avait d'elle-même. Elle n'est pas dans la séduction, mais elle est féminine, c'est une fille plutôt rigolote, qui a de la répartie... Elle a envie d'être l'égale des garçons dans les vestiaires, mais elle sent bien qu'il n'y a pas d'équité dans les rapports et les regards. Elle a sa place, mais elle est malheureusement automatiquement renvoyée à son sexe.

Vous ne faites pas suspens de l'abus de Nejma. Il y a suffisamment d'éléments pour qu'on comprenne ce qu'elle a vécu. En revanche, on suit l'enquête qu'elle mène sur elle-même, et ça donne également au film une dimension de « thriller ».

Emma Benestan : Oui, quand elle se réveille le lendemain de l'abus, le monde autour d'elle change et devient étrange. C'est à ce moment-là que se fait la bascule dans le fantastique. Nejma pense d'abord que ce sont les bêtes qui lui ont fait du mal. J'ai travaillé avec Ruben Impens à l'image. Plus qu'un chef opérateur, c'est un véritable collaborateur à la mise en scène, parce qu'il est toujours en train d'interroger le personnage, ce qu'il vit, et il m'a permis de décaler le point de vue, pour être en accord avec ce qui traverse Nejma, pour partager avec les spectateurs ce qu'elle éprouve et endure, en jouant avec le son, avec l'image, avec l'angle,

la plongée et la contre-plongée, mais aussi avec les éléments du décor, comme cette moustiquaire dans laquelle Nejma est prise. J'ai eu aussi beaucoup d'aide de Donatienne de Gorostarzu qui est une véritable alliée à la mise en scène. À trois, on a travaillé ces dimensions sensorielles dans le découpage pour traduire le monde intérieur de Nejma qui se dérègle. Ça a également été la direction pour la musique, avec le compositeur Yan Wagner. Ma grande référence était Carpenter, et aussi la BO de Near Dark (Aux frontières de l'aube) de Kathryn Bigelow et Yan y a amené quelque chose de magique et de surnaturel. La musique aide le passage du réel au fantastique.

Oulaya Amamra est épatante dans le rôle de Nejma. On sent qu'elle vous inspire. Comment décririez-vous l'actrice qu'elle est ?

Emma Benestan : Ça va vous surprendre, mais, pour moi, Oulaya a quelque chose d'aussi profond et mystérieux que Romy Schneider. Elles ont en commun cette pudeur, dans le jeu, et hors du jeu. Oulaya est une actrice élégante et subtile. Elle n'est jamais dans la démonstration, mais elle fait ressentir avec force ce qui habite et abîme le personnage qu'elle joue. Comme Nejma, Oulaya a un monde intérieur bien à elle, auquel je suis très sensible. Sans elle, Nejma n'aurait pas été aussi « réelle ». L'implication d'Oulaya, dans ce rôle, et plus globalement dans le film, a été capitale pour moi.

Parmi les personnages masculins, celui de Tony se démarque du reste du groupe.

Emma Benestan : J'avais en tête le personnage de Tony en même temps que celui de Nejma, parce que c'est un personnage important dans son parcours. L'amitié, pour moi, c'est le champ de l'humanisme. Le personnage de Tony compose, comme Nejma, avec des injonctions, notamment celle à la virilité. L'injonction à la virilité est aussi problématique que les assignations à la féminité. J'avais envie d'avoir un personnage masculin « positif », qui est dans l'écoute, la bienveillance, le soin. Ce personnage était clé. Il m'a aidée à ne pas tomber dans la binarité des représentations, le féminin VS le masculin... C'est plus complexe que ça. La symbolique de l'amitié est importante pour moi, et elle existait déjà dans Fragile. Elle crée un rapport d'égalité, d'âme à âme.



ENTRETIEN AVEC OULAYA AMAMRA

Comment devient-on une héroïne de western ?

Oulaya Amamra : Grâce à Emma (rires) ! J'ai passé quelques mois en Camargue, avant d'entamer le tournage. J'avais envie de m'imprégner du territoire, de la nature, des animaux... Les bêtes sont en liberté, on croise des taureaux, des chevaux, des flamants roses, et on est la proie des insectes, notamment des moustiques ! C'est l'homme qui cohabite avec les bêtes, pas l'inverse. On a tourné aux Saintes-Maries-de-la-Mer et en Occitanie, on était en plein cœur de la France, et pourtant j'avais l'impression d'être au Texas ! C'était très dépaysant. J'avais des cours d'équitation, mais aussi des cours pour apprendre à sauter la barrière comme les raseteurs, parce que je ne connaissais rien du tout à la pratique ! Je suis allée voir beaucoup de courses avec Emma, pour observer, comprendre, ressentir. C'est passionnant de voir un taureau se mouvoir. Et, puis, il y a tout un vocabulaire qui va avec la Camargue et la tradition des courses, la façon de parler des taureaux aussi, qui n'ont pas tous la même personnalité. Je me suis familiarisée avec tout ça, et ça a été intense, mais facile, parce que j'étais très bien entourée.

Vous êtes entourée de comédiens non-professionnels, qui sont du coin, et qui, pour la plupart, travaillent avec les taureaux. Comment se sont bâties vos relations ?

Oulaya Amamra : Ils m'ont appris plein de choses, ils étaient hyper généreux ! Ces garçons nourrissent les bêtes tous les jours. L'été, il y a les courses, mais l'hiver, il faut aussi être aux petits soins pour les taureaux, même quand il fait 4 degrés dans le champ ! C'est un métier. J'étais à la fois très admirative et très intriguée. Ce que j'aime dans le travail avec Emma, c'est qu'elle prend le temps. Elle organise des répétitions. Pour ce film, j'ai assisté aux castings, pour rencontrer les garçons, pour être là dès leurs premiers essais. On a créé un lien tout de suite. Mais, même au-delà

du casting, les rapports avec l'équipe technique étaient très solides et très doux. Tout le monde était impliqué sur ce film, à tous les postes. Ça n'a pas été un tournage facile, la météo, les animaux, mais en termes humains, des tournages comme celui-ci, on les compte sur les doigts d'une main. Il y a eu des moments suspendus, d'une grâce folle !

Lesquels par exemple ?

Oulaya Amamra : Sur une des scènes qu'on a tournées, il y a eu du brouillard. Un brouillard très dense. Les taureaux étaient dehors, dans le champ, et j'avais l'impression qu'ils volaient, parce qu'on ne voyait plus leurs jambes, le brouillard les avait effacées. Ça m'a donné des frissons ! Dans le film, il y a cette réplique que j'adore : « Les taureaux, ils te donnent tout, mais ils te prennent tout aussi ». J'ai pu voir à quel point cette histoire d'amour avec les animaux était réelle.

Comment devient-on taureau ?

Oulaya Amamra : Au début, j'ai eu peur du taureau, parce que c'est un animal sauvage. La course camarguaise est très différente de la Corrida, il n'y a pas de mise à mort. En Camargue, le taureau est complètement vénéré. Derrière cette carcasse imposante, j'ai vu l'âme de la bête, j'ai vu au-delà de sa puissance, sa fragilité, sa douceur. De manière plus pragmatique, la transformation par les 8h de maquillage, avec les prothèses, m'a vraiment aidée

à me mettre dans le jeu. C'était plus qu'un déguisement, j'avais l'impression d'entrer dans un autre corps, je ne me reconnaissais pas. Sur le plateau, plus personne ne parlait, comme si une bête était vraiment apparue, comme si l'équipe sentait la violence de cette transformation. Avec le masque sur la tête, je ne voyais ni n'entendais quasiment rien. J'étais comme dans une bulle. C'était à la fois déstabilisant et impressionnant. Ensuite, en ce qui concerne les sensations intérieures, ma phase d'observation des bêtes a nourri mes instincts de jeu. L'ingénieure du son avait enregistré tout un tas de mugissements que j'écoutais, et qui, tous, avaient une tonalité différente, mais aussi les ronflements des bêtes la nuit, leur respiration... Je me suis imprégnée de leur souffle, de leur rythme.

Et il y a aussi le cri. Comment l'avez-vous travaillé ?

Oulaya Amamra : On a beaucoup travaillé le cri. Pour qu'il soit juste. Pas trop aigu, pas trop bestial. La durée aussi. Parce que le cri que pousse Nejma est assez long. Il y a un aspect technique, c'est vrai, mais après, il faut le charger d'un aspect émotionnel. Ce cri, c'est la somme de tout ce que Nejma a traversé dans le film. C'est aussi un cri de sororité, je crois. Nejma crie pour nous toutes. On avait très peu de temps pour tourner ce plan, parce que le jour allait se lever. Au-delà de la boue que j'avais sur le corps et les moustiques qui m'ont dévorée, c'était une scène intense, et il ne fallait pas se louper ! Le cri final, pour moi, il veut dire : « Je ne suis plus votre bête ».

C'est votre troisième collaboration avec Emma Benestan, un court métrage, et deux longs. Comment décririez-vous votre relation de travail ?

Oulaya Amamra : Elle fait partie des rares cinéastes qui permettent de casser les codes et les genres. C'est un plaisir de travailler avec elle, on se sent libre, elle crée une ouverture, on vibre avec elle. Nejma, elle existerait dans un film social d'ordinaire. Là, de la voir dans un western fantastique, ce n'est pas banal et c'est inspirant. Déjà dans Fragile, Emma déplaçait le regard et nourrissait la comédie romantique d'une autre réalité, plus sociale, avec pour héros un jeune homme racisé. Emma, à travers ses films et les personnages qu'elle met en scène, met au premier plan celles et ceux qu'on a toujours relégués au second.

Entretiens par Ava Cahen



BUVETTE

SORTIE

RÉSERVE
JUGE DE PISTE

RÉSERVE POR

LA COURSE CAMARGUAISE

La course camarguaise est un sport qui met à l'honneur les hommes et les taureaux. Sur les cornes du taureau sont accrochés plusieurs éléments appelés attributs : la cocarde (ou biou) qui est un ruban de tissu rouge tenu par des ficelles ; les glands qui se composent de pompons de laine tenus par un élastique ; et enfin les ficelles qui entourent la base des cornes de l'animal.

Les raseteurs occupent la piste et doivent retirer les attributs du taureau à l'aide d'un crochet pour gagner des points. Les courses sont ponctuées de sauts au-dessus des barrières pour permettre aux raseteurs d'échapper au taureau.

Cette pratique se distingue de la corrida en ce sens qu'il n'y a ni mise à mort, ni sang versé. Ici, le taureau est glorifié de son vivant. Les bêtes sont au centre de la course camarguaise : elles sont choyées et soignées comme des athlètes et elles peuvent faire carrière dans l'arène pendant 15 ans.

Chaque année, un trophée récompense le meilleur raseteur, c'est-à-dire celui qui a gagné le plus de points tout au long de la saison. Réciproquement, un jury vote pour élire le meilleur taureau de l'année et lui attribue LE BIOU D'OR. C'est la récompense suprême dont rêvent tous les éleveurs de taureaux, appelés manadiers dans la région.

Chaque ville de l'Hérault, du Gard ou des Bouches-du-Rhône a sa propre arène et organise des courses de taureaux : plus de 800 au total, gérées par la Fédération Française de la Course Camarguaise.

La continuité de ce sport ou cet art culturel permet aussi et surtout de maintenir en vie dans la région un biotope sauvage très particulier et de continuer à protéger des cultures agricoles plus « classiques ».





LISTE ARTISTIQUE

NEJMA Oulaya AMAMRA

TONY Damien REBATTEL

KYLIAN Vivien RODRIGUEZ

LEONARD Claude CHABALLIER

JORDAN Elies-Morgan ADMI-BENSELLAM

ARTHUR Pierre ROUX

OUARDA Marinette RAFAI

RENAUD Renaud VINUESA

LISTE TECHNIQUE

UN FILM DE Emma BENESTAN

PRODUIT PAR Julie BILLY, Naomi DENAMUR

EN COPRODUCTION AVEC Cassandre WARNAUTS, Jean - Yves ROUBIN

AUTEURE Emma BENESTAN

IMAGE Ruben IMPENS, SBC CASTING Cendrine LAPUYADE MUSIQUE ORIGINALE Yan WAGNER SCRIPTE Donatienne DE GOROSTARZU

DÉCORS Ève MARTIN MONTAGE Clémence DIARD SON Anne DUPOUY, Aida MERGHOUB, Gert JANSSEN, Emmanuel DE BOISSIEU

COSTUMES Fabienne MENGUY MAQUILLAGE Stéphanie CARON MAQUILLAGE SFX Olivier AFONSO, Marine DESPIEGELAERE

COIFFURE Coralie THÉRON DIRECTION DE POSTPRODUCTION Lizette NAGY PATIÑO DIRECTION DE PRODUCTION Jérôme BRIAND, Yuki KURODA

PRODUCTION EXÉCUTIVE Gaëtane JOSSE, Christophe HOLLEBEKE UNE PRODUCTION JUNE FILMS, EN COPRODUCTION AVEC FRAKAS PRODUCTIONS, FRANCE 3 CINÉMA, WILD BUNCH, RED SEA FUND, RTBF (TÉLÉVISION BELGE), VOO et BE TV, AVEC LA PARTICIPATION de FRANCE TÉLÉVISIONS, AVEC LE SOUTIEN de CANAL+,

AVEC LA PARTICIPATION de CINÉ+, EN ASSOCIATION AVEC FILM CONSTELLATION et avec CINÉMAGE 18,

AVEC LE SOUTIEN du CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE,

FONDS IMAGES DE LA DIVERSITÉ, AGENCE NATIONALE DE LA COHÉSION DES TERRITOIRES,

du CENTRE DU CINÉMA ET DE L'AUDIOVISUEL DE LA FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES,

du TAX SHELTER DU GOUVERNEMENT FÉDÉRAL DE BELGIQUE ET D'INVER TAX SHELTER, de la RÉGION OCCITANIE, de la RÉGION PROVENCE-ALPES-CÔTE D'AZUR

EN PARTENARIAT AVEC 1^e CNC, AVEC LA PARTICIPATION DE CINÉAXE DÉVELOPPEMENT 3, CINÉMAGE 16 DÉVELOPPEMENT, ARTE/COFINOVA 19, la PROCIREP - ANGOA

JUNE
FILMS

FRAKAS

france•3cinéma

wild bunch

مركز
البحر الأحمر
RED SEA
FUND

rtbf

VOO

be tv

france•tv

CANAL+

CINE+

FILM
CONSTELLATION

SOFICA
Cinéma

CNC

FÉDÉRATION

Occitanie

RÉGION
SUD
PROVENCE
ALPES
CÔTE D'AZUR

BELGIAN
TAX
SHELTER

INVER
TAX SHELTER

CINEAXE
CINÉAXE

arte

PROCIREP

ANGOA

TITRAFILM
PARIS 1933
100
years

DIRE

